

devant lui Varadin (actuellement Arad) et sa citadelle, puis Perg qui tint huit jours, et Czanad, prit à sa droite Saint-Thomas-du-Pont sur le Körös, se rabattit de ce côté, passa le Körös, franchit la Tizza (Theiss), et vint prendre position sur la gauche de Souboutai, en aval de Pest, vers le 2 ou 3 avril. En un mois, les Mongols avaient forcé les Carpathes, marché du Dniestr et de la Bistritz jusqu'au Danube, passé le Maros, le Körös, la Theiss, conquis les deux tiers de la Hongrie, ouvert leurs communications entre le Danube et l'Oder, détruit trois armées. Du 2 au 5 avril, ils étaient concentrés, et bordaient la rive gauche du Danube, entre Pest et Waitzen; ce fut le 9 que l'armée de Silésie gagna la bataille de Liegnitz. Le mouvement en avant des Hongrois, par la rive gauche du Danube, se prononce le 7; il avait commencé, dès le 6 au plus tard, sur la rive droite, car ils étaient au moins cent mille hommes, et ils n'avaient point de pont fixe à leur disposition. Souboutai a donc dû dégarnir ses postes de la rive droite, entre Waitzen et Pest, le 7 au plus tard, et commencer son mouvement le 6 avant d'avoir reçu les nouvelles de Liegnitz. Assuré, dès le 4 ou le 5, que la grande armée magyare et allemande était réunie à Pest, incertain de ce qui se passait en Silésie, ne pouvant forcer le passage du Danube contre une armée de cent mille hommes, pour donner bataille avec un grand fleuve à dos, il recule, attire l'ennemi à sa suite. Il mit quatre jours (du 6 au 10 avril), rompant à petits pas, pour reculer du Danube au Sayo, suivi par la grande armée magyare qui n'essaya pas, une seule fois, de l'entamer; il la conduisit, comme par la main, au point stratégique reconnu à l'avance, près de Miskolcz, à portée de sa base d'opérations, Ungvhár — Munkacz; c'est là qu'on s'est encore battu, entre Hongrois et Russes, en 1848-1849; c'est là qu'on est obligé de se battre, entre armées venant du nord-est et armées venant du sud-ouest. « La posi-

tion centrale, au point de convergence des routes et des chemins de fer de la région, est Miskolcz, près du confluent de la Sajo et de la Tizza ¹. » Le 10, Souboutai était sur la rive gauche du Sayo, Bela sur la rive droite en face de lui, dans la plaine de Mohi; tous les deux avaient suivi la même chaussée; les Mongols avaient passé la rivière sur un pont de pierre dont les Magyars occupèrent l'entrée, comptant passer le lendemain; ils avaient même reconnu le débouché du pont, sans rien voir, si bien qu'ils y placèrent un poste d'un millier d'hommes; les Mongols étaient masqués derrière les bois, à cinq milles de là. Dans la nuit, Souboutai en personne fit saisir un gué en amont du pont de pierre, jeter des ponts de bois à côté du gué, pour accélérer le passage; un peu avant l'aube, le mouvement commença; à gauche, Batou enleva le poste à l'entrée du pont de pierre, couvrit le défilé par six catapultes qu'on y mit en batterie, balaya les Magyars qui voulaient reprendre le pont, et déboucha sur la rive droite; à droite, Souboutai passa les ponts de bois et le gué, déploya sur le flanc gauche et sur les derrières des Magyars, les rabattant sur Batou qui les attaquait de face. A midi, tout est fini, le camp pris, trente ou quarante mille Magyars, Allemands, Croates, Italiens, volontaires occidentaux, parmi lesquels tous les Français et les Espagnols, tués ², le roi Bela en fuite presque seul, son frère Koloman en fuite, blessé (il mourut

1. Colonel Niox, *Géographie militaire*, t. IV, p. 138.

2. Ils tombaient comme des feuilles mortes, « cadebant a dextris et a sinistris ybernalium foliorum instar », dit Thomas de Spalato, p. 387.

Les armées du moyen âge se tuaient très peu de monde pendant le combat; la tuerie ne commençait qu'après le choc, quand la troupe rompue et en désordre était massacrée. Le tir précis et rapide des archers mongols rendait les engagements meurtriers dès le début de l'action, et démoralisait leurs adversaires. Les contemporains occidentaux leur reprochent, naïvement, de tuer du monde avant de venir au choc : « homines et equos sagittis vulnerant et occidunt, et cum jam homines et equi sunt debilitati sagittis, tunc congregiuntur cum eis. » (Plan Carpin, p. 694.) — Au Sayo, les Magyars auraient perdu 65 000 hommes (Dlugozs; ou 100 000, chronique de Klosterneuburg). Tous ces chiffres sont sûrement exagérés.

quelques jours après). Les Templiers se firent hacher sur place, comme les Teutoniques à Liegnitz, et périrent jusqu'au dernier homme¹. La Chronique chinoise résume très bien l'affaire : « Plus tard, dans une assemblée, Batou se mêla de faire des reproches à Souboutaï, disant : Quand nous combattions ensemble sur la rivière *Tun-Ning*, j'ai perdu mon ami Ba-ha-tu, par votre faute, car vous tardiez. Souboutaï répondit : Sire, vous savez bien que la rivière était peu profonde à l'endroit où vous passiez, et que vous aviez un pont tout fait devant vous; vous avez oublié qu'à l'endroit où je devais passer l'eau était profonde et qu'il fallait construire le pont... Batou rendit justice à Souboutaï, et reconnut que l'honneur de la victoire contre le *Kie-lin*² devait lui être attribué³. »

Ce n'était pas le cœur qui avait manqué aux Magyars; ils s'étaient battus avec la bravoure habituelle à leur vaillante nation, et ils étaient les plus nombreux; mais que pouvaient le nombre et le courage contre le génie de Souboutaï, et la tactique de ses vieux manœuvriers? « Combien grande que fut leur multitude, plus grande encore dans cette bataille fut, dit-on, la puissance des Hongrois. Mais il n'est pas gent au monde qui sache autant [que les Mongols], surtout à la rencontre en rase campagne, vaincre l'ennemi, soit par le courage, soit par la science au combat⁴. »

En trois mois, les Mongols avaient conquis l'Europe centrale, de la Vistule à l'Elbe, du Danube et des monts de

1. « Colomanus et Archiepiscopus acriter vulnerati vix evaserunt ad suos, magister vero Templarius cum tota acie Latinorum occubuit. » (Thomas, p. 587.)

2. C'est la transcription chinoise du magyar *Kival*, « Roi ».

3. *Yuan-Shi*, d'après Bretschneider, p. 94.

4. « Licet autem maxima esset multitudo eorum, major tamen in illo certamine fuisse dicitur copia Ungarorum. Sed non est gens in mundo quæ ita sciat, maxime in campestri conflictu hostes evincere, sive virtute, sive sagacitate pugnando. » (Thomas de Spalato, *Mon. Germ.*, p. 609.)

Bohême à l'Adriatique; en trois jours (9-11 avril), sur la Wahlstatt à la Katzbach et sur le pré de Mohi au Sayo, ils avaient anéanti tout ce que la belliqueuse Pologne, l'intrépide Hongrie, la Saxe robuste, le Brandebourg, la Marche, la Silésie, la Bohême, l'Esclavonie, avaient pu réunir de gens de guerre, et avec eux, la foule batailleuse que la piété, la curiosité, le goût des aventures lointaines, avaient lancée aux combats de la chrétienté contre les barbares : moines soldats, Templiers et Teutoniques, chevaliers d'Autriche, de Thuringe, de Bavière, aventuriers de France, d'Italie, d'Espagne; la seule armée qui leur eût échappé, celle de Venceslas, ils l'avaient fait déguerpir devant leurs fourrageurs, et la laissaient dédaigneusement se morfondre, blottie dans les gorges des monts de Bohême. Les impeccables manœuvriers de Souboutaï avaient marché le plan du grand capitaine aussi exactement, sur le terrain, par montagnes et vallées, fleuves et rivières, qu'il l'aurait tracé, avec son pinceau, sur un écran de Chine. Sans une erreur, sans un retard, sans un à-coup, dans les trois journées décisives, l'extrême droite mongole était à son poste sur la Katzbach, le 9 avril, en face du duc Henri, vingt-quatre heures avant le roi de Bohême; les quatre colonnes du centre et de la gauche, Cheïbane, par la Wolhynie, Souboutaï par la Galicie, Kadane par la Transylvanie, se donnaient la main, le 10, entre le Danube et la Theiss, et envoyaient déjà leurs flanqueurs par la Moravie, à la rencontre de ceux que l'armée de Silésie détachait par sa gauche. Sur le champ de bataille, à chaque coup, la victoire avait été entière, écrasante, pas un instant douteuse. Les rapides évolutions des escadrons turcs et mongols effraient ces pesantes cohues du moyen âge, si difficiles à mettre en mouvement; leur ordre silencieux¹ les glaçait de stupeur; ils

1. Dans les armées mongoles, les ordres se donnaient par signaux; le commandement à la voix était exceptionnel.

avaient peur de ces armées muettes, immobiles, qui tout à coup se détendaient comme un engin meurtrier, sans qu'on pût s'attendre à la détente :

Cohors, falanx, legio, exarcus,
Stat, pugnat, silet : imperat monarcus ¹.

Il faut lire, dans le très intelligent mémoire de Plan Carpin, les conseils qu'il donne en cas de guerre contre les Mongols ²; ils sont purement négatifs, et aboutissent à copier exactement l'ennemi, ou ne pas faire la guerre du tout. En 1241, la question militaire est jugée; quand on voit arriver les fanions blancs et noirs ³, on sait qu'on sera battu.

On trouvera dans Thomas de Spalato (p. 592 à 595) le récit lamentable de la fuite du roi Bela, errant sous le costume de pèlerin, rançonné par l'archiduc, traqué par les colonnes mongoles sous Kadane, de Clissa à Spalato, puis à Trau, et finalement dans un îlot de l'Adriatique où il n'osa même pas rester. D'avril 1241 à juin 1242, il n'y eut plus d'autre gouvernement, en Hongrie et dans les pays adjacents, que celui de Batou. L'armée de Silésie avait rejoint dès le mois de mai. L'empereur et le pape, pour des motifs très différents, étaient, au fond, complices des Mongols; ils comptaient sur eux, l'un et l'autre, et l'un contre l'autre. La Hongrie, la Dalmatie, l'Istrie, la Serbie, l'Esclavonie, payèrent les frais de l'occupation mongole. Pest fut pris, Gran l'imprenable fut pris malgré la défense désespérée de ses milices, et de ses mercenaires français et lombards ⁴, le

1. Carmina de regno Ungariae destructo per Tartaros. — Dans Pertz, t. XXIX, p. 603.

2. Plan Carpin, p. 721-731.

3. Thomas de Spalato, p. 591 : vexilla nigro alboque colore distincta.

4. « Et erat in civitate illa populus infinitus, et burgenses ditissimi, milites nobiles et domine, que illic convenerant velut ad prasidium singulare..., et Francigene ac Lombardi, qui quasi erant domini civitatis. » (Roger, p. 565.)

pays au delà du Danube, occupé pendant plus d'un an, jusqu'en Carinthie et aux Marches Trévisanes ¹.

Les Vénitiens, si près d'Udine par terre, n'eurent pas l'ombre d'émotion; ils savaient à quoi s'en tenir; aux questionneurs trop curieux, ces discrets marins répondaient par des phrases à double entente, par des réticences parfois menaçantes : « S'ils voulaient, ils pouvaient faire beaucoup de mal au roi de Hongrie; pour l'amour de la chrétienté, ils le laissaient ². » Dans le fait, Bela les supplia, et ils ne firent rien pour lui. Mais que le pape, mais que l'empereur, soient restés si tranquilles, mais que les Mongols n'aient pas marché sur Vienne, et que tout se soit borné, entre les Impériaux et eux, à des escarmouches qui ont l'air d'être réglées d'avance, et où le grand chef tartare, fait prisonnier, est un Templier anglais, voilà le mystère que je donne à expliquer aux chercheurs. Il est vrai que la terreur militaire inspirée par les Mongols explique bien des choses; personne n'avait envie de servir, comme sujet de démonstration, aux leçons de stratégie données par Souboutaï à ses élèves.

Les Mongols, pendant leur séjour en Hongrie, ont fait acte de gouvernement, mais non de souveraineté dans leurs formes régulières, puisqu'ils n'ont pas installé de préfets ou *Darogas*; — mais ils ont scellé des actes publics, chose

1. Les braves de Kadane essayèrent de renouveler l'exploit de Souboutaï aux bouches du Volga, et de passer un bras de l'Adriatique à la nage : « Dux Caydanus temptabat, si posset equitando transire, sed cum cognovisset, quod aqua illa, per quam civitas a terra dirimitur, propter limi profunditatem invadibilis erat, retraxit se. » (Thomas, p. 594.)

A Clissa, les Mongols venaient de monter à l'assaut du château, situé sur un rocher qui passait pour inaccessible, en rampant sur les mains, pendant que les défenseurs faisaient rouler d'énormes pierres sur eux : « ceperunt reptantes manibus ad superiora conscendere. Castra vero ingentes lapides revolventes... » (Thomas, *ibid.*)

2. « Rex..., cui Veneti, divino intuitu, cum multa erga eum agere potuissent, nihil injuriæ illi intulerunt » (Dandolo, dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. XII, col. 354). C'est un demi-aveu. Les Vénitiens trouvaient déjà bien beau de ne pas « faire de mal au roi », c'est-à-dire de ne pas prêter leurs vaisseaux aux Mongols.

assez singulière, au nom du roi national en fuite : « Reperto sigillo regis penes Cancellarium... fecerunt scribi per quosdam clericos Hungaros, quos adhuc ad vitam servaverant, majoribus omnibus et popularibus per totam Hungariam existentibus sub nomine regis multifaria ficticia litterarum;... He fuerunt littere per quosdam Hungaros, qui jam eis adhesionem, destinatae, que me ac totam Hungariam destruxerunt¹. » Roger juge que les Mongols agirent par fraude et ruse de guerre, pour retenir les gens dans leurs foyers ou les y ramener, afin de les tenir en main et de les dépouiller à l'aise. Mais c'était la pratique constante, chez les formalistes mongols, d'user des sceaux indigènes avant l'installation en forme de leurs Darogas, au nom du Kaan; ils avaient déjà une chancellerie magyare, « quosdam clericos Hungaros² », des Magyars dévoués à leur service, « quosdam Hungaros qui jam eis accesserant ». Il leur fallait maintenir la population sur place pour obtenir leurs corvées et leurs réquisitions. Roger, qui a fait sa soumission sous caution d'un Hongrois rallié, et qui a tâté de la corvée³, reconnaît qu'ils ne détruisaient pas tout et que les corvées regimbaient : « Nec fruges nec stramina nec domos aliquas combusserunt... Populos vivere ad tempus dimiserant ad cautelam, ut in unum segetes congregarent et vindemiarent vineas, sed nole-

1. Roger, *Miserabile Carmen*, collection Pertz, t. XXIX, p. 559 et 560.

2. On a vu, dans Guiragos (p. 230), comment ils réquisitionnaient des scribes. « Le Vartabed demanda aussi notre liberté en payant notre rançon avec la sienne, mais ils n'y consentirent pas, prétendant que je leur étais nécessaire pour écrire et lire leurs lettres : Quand vous nous donneriez beaucoup d'argent, ajoutèrent-ils, nous ne le rendrions pas... Molar Noïan (c'est le capitaine qui a réquisitionné Guiragos) me dit : N'aie pas de chagrin du départ de ton vieux maître. Nous ne l'avons pas laissé partir avec lui parce que tu nous es utile, je t'élèverai au-dessus de mes plus grands officiers... », il me fit donner une tente et deux jeunes garçons pour me servir. Il ajouta : « Demain, tu auras un cheval, et je te rendrai content, mais sois-nous fidèle. »

3. « Ditioni eujusdam Hungari facti, operibus Tartari me submissi, qui ut servum admitere pro magna gratia me est dignatus » (p. 364).

bant, quod illi consumerent congregata. » A coups de fouet, de plat de sabre, les Mongols firent vendanger leurs vignobles de Tokay par ces vilains récalcitrants. Pour mener tout ce monde, ils avaient organisé une espèce de gouvernement provisoire; ils avaient invité les villes à élire des baillis, que Roger appelle *Canesii*¹, et qui représentaient l'autorité civile, faisaient eux-mêmes les réquisitions habituelles, chevaux, grains et bétail, étoffes et vêtements; les Canesii étaient, en plus, chargés du désarmement réglementaire en pays conquis; ils se réunissaient tous les huit jours, et recevaient les réclamations, rendant justice assez exactement, de l'aveu des vaincus. « Nous avons paix et marché, et à un chacun, on faisait droit », dit Roger². Les transactions étaient même assez régulières pour que, dans leur court séjour en Hongrie, les Mongols aient fait adopter un nouveau type monétaire, copié sur la sapèque chinoise³. A coup sûr, les garnisaires du « Débonnaire » payaient, à l'occasion, chez le bourgeois, puisque la monnaie que l'invasion mongole a introduite en Hongrie n'est pas l'inévitable assignat chinois à cours forcé, ni le dinar persan ou le florin vénitien, mais la monnaie de billon, le sou de poche que dépense le simple soldat.

On dirait qu'il y eut, pendant cette occupation de la Hongrie par les Asiatiques, comme un retour d'atavisme chez les Magyars. Aux Tures, aux Mongols, le pays plaisait infiniment; la *Puzsta*, la lande hongroise, telle qu'ils l'avaient vue, au lendemain de la victoire, au soleil de mai, verdoyante et bariolée de fleurs, c'était l'*Otlak*, « l'herbage », du Pé-Lou, et les grands bois, sur les contreforts des Carpathes, ressem-

1. « Constituerant Canisios, id est balivios. » (Roger, p. 563).

2. « Pacem habebamus et fora, justaque unicuique justitia servabatur. » (Roger, p. 563.)

3. Strakosch, p. 159 : « Ihre Kupfermünze kam in Ungarn in Umlauf, was für die Geschichte des Münzwesens in Ungarn von Bedeutung geworden ist »; — d'après Karabacek, « Der unmittelbare Einfluss der Mongolischen Invasion auf die Münzverhältnisse Ungarns », dans *Numismatische Zeitschrift*, VI, 49-57.

blaient tant à la « forêt d'en haut », au cher Altaï, si loin, là-bas; ils se sentaient chez eux. Le pré, l'herbe, leur parlaient; tout leur était familier; ces menades que le *czikos magyar*, le pâtre demi-nomade, lançait au galop, à travers la *puzsta* bariolée à perte de vue, c'était le *Taboun*, le troupeau de chevaux demi-sauvages avec lequel ils avaient couru, dans leur enfance, sur la steppe, avant de se faire gens d'armes et de conquérir le monde à la solde du Kaan. A eux qui avaient vu tant de peuples, entendu tant de langages, l'air de famille, chez les Magyars, ne pouvait échapper; les mots turcs de leur parlure, quelque broderie dans le harnachement d'un cheval, quelque nœud dans l'ajustement d'une ceinture, dans la couture d'une botte, ne les trompaient pas; c'était de chez eux; pas un cavalier kirghiz ne pouvait méconnaître la parenté entre son *tchakane* (marteau d'armes) et le *fogoch* d'un Magyar; pas un Turc n'était embarrassé pour comprendre les trois quarts des mots qu'un Hongrois disait devant lui, dans sa langue, pour nommer les bêtes et les ustensiles d'un berger. Il y avait une espèce de sympathie latente; au milieu de toutes les brutalités, des égorgements, des incendies, le sang touranien se reconnaissait. Les Mongols s'acharnèrent particulièrement contre les Allemands, les Slaves et les Roumains¹; aux Magyars de pur sang, ils firent presque des avances, les traitèrent en frères ignorants, en brebis égarées qu'il fallait ramener dans la bonne voie; la preuve des tentations mongoles sur la conscience hongroise

1. M. Strakosch-Grassmann a très clairement discerné cette différence de traitement: « Zu bemerken ist noch, dass von den heute vorhandenen Urkunden der deutschen Städte des Berglands von Oberungarn keine einzige über die Zeit des Mongolensturmes zurückreicht, was sehr bedacht zu werden verdient bei der angstlichen Sorgfalt, mit der diese Städte ihre Urkunden, auf denen ihr ganzes politisches Dasein ruhte, als ihr kostbarstes Kleinod hüteten. » (Strakosch, p. 158.) — Les Mongols ont détruit impitoyablement les établissements allemands et slaves en Hongrie, et ont généralement ménagé les villes magyares.

est faite par la contre-partie, par la familiarité avec laquelle beaucoup de ces fiers et vaillants Magyars, si revêches à tous étrangers¹, se laissèrent aller envers l'envahisseur asiatique. Roger raconte qu'ils amenaient leurs jolies filles aux « Canesii », pour se faire bien venir des Mongols², et qu'en échange « ils ramenaient des moutons, des bœufs et des chevaux »; peut-être que la camaraderie des jolies filles magyares avec les gens d'armes et les capitaines turcs et mongols fut moins vénale, et que plus d'une paysanne de Hongrie vieillit grande dame en Perse, en Transoxiane ou en Chine.

Quand les Kiptchak restés en Hongrie eurent nouvelles de ce bon vin qu'on buvait aux armées, ils comprirent que le Kaan était vraiment le fils du Ciel; la notion de fraternité entre eux et tous ces Turcs, qui parlaient leur langage, leur parut claire; ils accoururent, en foule, sous le drapeau mongol; après tout, le « Débonnaire » ne pouvait rien dire; ces Kiptchak étaient ses sujets, et il n'avait point d'instructions pour garder la Hongrie; il ne demandait qu'à s'en aller, à rejoindre Gouyouk et Meungke, sur la route de Pékin, à Karakoroum où ils intriguaient peut-être déjà contre lui, à se venger du brutal Buri³.

La Hongrie fut mise en coupe réglée, horriblement pillée par tous ces gens qui s'attendaient à partir du jour au lendemain, et qui n'espéraient ni fiefs, ni places dans le pays. Roger a vu passer le pillage, les interminables files de charrettes chargées de butin: « Conspexi Comanos infinitos, et

1. « Oppressores advenarum. » Planetus destructionis, Neues Archiv, II, p. 621, et Strakosch, p. 159.

2. Strakosch, p. 159, et Roger, p. 563.

3. Il vengea l'outrage que lui avait fait Buri, quand celui-ci conspira contre Meungke Kaan (1252), qui le livra entre ses mains. Il lui rappela ses insultes: « Buri excusavit se, quia ebrius erat, quia solent condonare ebriis. » Et Baatu répondit: « Quomodo audebas me nominare in ebrietate tua? Et fecit ei amputare caput. » (Rubruquis, p. 280.)